

L'ENTR'ACTE LYONNAIS

BUREAU
A LA
CONSERVATION DES AFFICHES
Rue de la Préfecture, 3
LYON
Ecrire franco.

JOURNAL DES THÉÂTRES ET DES SALONS

Paraissant tous les Dimanches.

PRIX DE L'ABONNEMENT

POUR LYON

Six mois 6 f. » c.

Trois mois 3 50

4 fr. de plus par trimestre pour l'extérieur.

Les Abonnements se payent d'avance.

REVUE DES THÉÂTRES.

LYON, le 17 décembre 1859.

GRAND-THÉÂTRE.

Exalter le passé aux dépens du présent, n'est souvent qu'une satisfaction que se donne l'envie impuissante; mais, bien souvent, c'est aussi un juste et respectueux hommage rendu à ces puissants génies, qui, devant leur siècle, ont fait progresser l'art ou les sciences, et imprimé à la pensée humaine une marche ascendante et irrésistible.

C'est à ce point de vue, surtout, qu'il faut envisager le mouvement singulier qui se produit en France, depuis quelque temps, en musique. Tous ces grands noms, que la génération actuelle ne connaissait presque que par ouï-dire, sont évoqués l'un après l'autre. Aujourd'hui, c'est Weber et Mozart, demain ce sera Gluck et Puccini; et, peut-être, dans un avenir moins éloigné qu'on ne le pourrait croire, Lulli et Quinault viendront nous faire entendre les mêmes mélodies qui ont charmé les oreilles de La Vallière et de Montespan. Pour notre part, loin de nous en plaindre, nous applaudissons à ce retour imprévu; on juge mieux les difficultés vaincues et les progrès accomplis, quand les deux termes de la comparaison passent sous nos yeux.

La direction de nos théâtres, habile et intelligente comme on la connaît, ne pouvait rester en arrière, et mercredi nous avons pu applaudir *les Noces de Figaro*. L'œuvre de Mozart, annoncée depuis longtemps, n'a trompé aucune attente. Cette solennité musicale avait attiré un public d'élite; tous ceux qui comprennent que le beau est surtout dans le simple, étaient accourus saluer une fois de plus le génie de l'immortel auteur de *Don Juan*.

Ce n'est pas après une première, ni même après une seconde audition, que la partition peut être sainement jugée. Nous ferons cependant remarquer que l'orchestration se distingue très-heureusement par sa sobriété et par une simpli-

cité élégante. Point de ces effets harmoniques laborieusement cherchés, bizarrement obtenus. Point de ces tapages assourdissants qui établissent une lutte entre le chanteur et les instruments. C'est le génie dans son expression la plus sincère; la mélodie dans ce qu'elle a de plus suave et de plus délicat. On a surtout remarqué le duo du deuxième acte, qui a mérité à M^{mes} Vanden-Heuvel et de Maësen les honneurs du *bis* et du rappel. Il est inutile de constater le succès qu'ont obtenu ces deux éminentes artistes; mais, si parfaites qu'elles soient, elles n'ont pu complètement effacer les dignes émules qui les secondaient; à côté d'elles, il y a eu une riche moisson d'applaudissements à recueillir pour M^{lle} Willème, MM. Vigourel et Bonnefoy.

Dans la même semaine, *la Somnambule* a continué le cours de ses fructueux succès et *Quasimodo* a fait sa troisième et sa plus brillante apparition. Mieux apprécié à mesure qu'on l'étudie davantage, ce ballet a pris sa place à côté, sinon au-dessus de *la Lore-Ley*, des mêmes auteurs. MM. Justamant et Luigini peuvent être, à bon droit, fiers de leur œuvre; M. Justamant surtout qui avait à lutter contre les difficultés sérieuses d'un poème tel que celui de *Notre-Dame de Paris*.

Toujours à l'affût de ce qui peut plaire au public, l'administration nous réservait pour jeudi la surprise d'un nouveau ténor sur lequel la chronique parisienne a dans le temps donné d'intéressants détails; nous y reviendrons dans notre plus prochain article.

THÉÂTRE DES CÉLESTINS.

LE JUIF ERRANT.

La semaine n'a pas été fertile en événements au théâtre des Célestins, ou, pour mieux dire, un seul fait y attire l'attention. C'est l'immense, l'incroyable succès obtenu par la reprise du *Juif Errant*. Depuis près de dix ans cet ouvrage ne figurait que comme souvenir au répertoire; une heureuse inspiration l'en a exhumé, et la

foule a répondu à l'appel qui lui était fait par un empressement inouï dans les annales dramatiques. La salle agrandie n'a pu contenir le flot montant de cette mer de spectateurs qui l'envahissait. Le proverbe: « Il y a beaucoup d'appelés et peu d'élus » s'est vérifié une fois de plus. Ce n'est ni dix, ni vingt représentations qui pourront suffire à satisfaire l'avidité curieuse du public.

Ce succès nous reporte aux plus beaux jours du théâtre des Célestins; il nous rajeunit aussi et nous fait revivre par la pensée à cette brillante époque où *les Mystères de Paris*, *les Trois Mousquetaires*, *le Juif Errant* tenaient la France entière attentive et charmée.

Il y a de cela tantôt quinze ans; le public, ce sultan Schaabaham, plus capricieux et plus exigeant que celui des Mille et une Nuits, se faisait bercer chaque soir par la voix de ses conteurs aimés. Il leur disait, comme à ce bon M. Galland: Dites-nous donc une de ces histoires que vous contez si bien? et la Dinarzade du moment, qui s'appelait Alexandre Dumas, Frédéric Soulié ou Eugène Sue, versait dans son oreille avide un de ces récits charmants et toujours trop tôt terminés que tous nous avons lus, hommes sérieux ou frivoles, et qui parfois même nous ont fait rêver et nous ont attendris.

C'est alors qu'Eugène Sue déroulait sous nos yeux cette sombre épopée qui se nomme *le Juif Errant*, machine de guerre plutôt que roman.

Nous ne pouvons pas, et nous ne voulons pas, ici, entrer dans une discussion inopportune au sujet de cet ouvrage; d'ailleurs, il ne s'agit que du drame, et c'est le drame seul que nous avons à juger. Analyser la pièce serait même une entreprise assez laborieuse et partant inutile; c'est un de ces drames qui se savent, et que l'on ne raconte pas dans une chronique théâtrale, pas plus que dans un feuilleton on ne raconte la guerre de Troie ou les batailles de l'empire.

Notre tâche cependant n'est pas terminée; nous avons remercié la direction d'avoir eu l'heureuse idée de cette reprise; reste à faire la part



des interprètes de l'œuvre. Depuis longtemps toutes les formules d'éloges ont été épuisées pour ces artistes aussi intelligents que consciencieux, et pour trancher la difficulté, nous serions tenté de faire comme le public à la fin d'une première représentation, et de les rappeler tous pour leur offrir nos sincères félicitations. Nous ne pouvons pourtant nous dispenser de dire quel cachet de courage, de tendre abnégation et de rude bonhomie, M. Genin a imprimé au personnage de Dagobert; qui donc est plus belle que M^{lle} Ravier sous les traits d'Adrienne de Cardoville! comme Rose et Blanche sont touchantes, et nous inspirent de sympathie, grâce à M^{lles} Jacops et Lovely. M^{lle} Magnan a rencontré dans le rôle de La Mayeux une de ses meilleures créations. Mais, aujourd'hui, comme il y a dix ans, c'est M. Dupré qui trouve, dans la tempête de naïve indignation que soulèvent les noirs méfaits dont il endosse pour quelques heures la responsabilité, la preuve de la saisissante vérité qu'il a su donner au personnage de Rodin. Mais qu'il y prenne garde! M. Dupré! j'ai, l'autre soir, à la sortie du public, entendu proférer des menaces, et former des projets par de certains amis d'Agricol le forgeron; projets et menaces fort peu rassurants.

A bientôt, pour la première représentation du *Duc Job*.

LES FÊTES DE RUBENS.

(Suite et fin. — Voir le dernier numéro.)

— Jeanne, je vous remercie mille fois, reprit Stella; mais par un sentiment que vous êtes plus que personne à même d'apprécier, il ne me convient pas d'accepter cette preuve touchante de votre amitié... à moins pourtant que vous ne vouliez recevoir en échange les deux quartiers de terre...

— Une vente! une cession! interrompit la jeune fille douloureusement. Non, Stella, je ne suis pas venue de si loin pour conclure un marché, pour entamer une affaire; j'y suis venue guidée par un tout autre sentiment que celui du calcul et de la cupidité. Vous ne me comprenez plus, Jacques, vous ne vous souvenez plus. C'est pour moi un irréparable malheur, mais je m'y résignerai; et le cloître va m'offrir un asile impénétrable où je tâcherai de vous oublier et de vous pardonner. Adieu, Jacques, adieu, mon cousin; soyez heureux, et que la gloire, objet de votre ambition d'autrefois et source de votre méconnaissance d'aujourd'hui, vous fasse bientôt ou-

blier jusqu'au nom de celle dont votre affection était la vraie richesse et le seul trésor. Allons, ma Thibaudé, partons!

En disant ces mots, la jeune fille, que la pudeur et la dignité blessées rendaient presque belle, se leva, fit quelques pas dans la salle et, arrivée près du seuil, se retourna pour adresser un dernier adieu à Stella; mais quand l'artiste qui l'avait suivie se trouva inopinément devant elle, Jeanne ne fut plus maîtresse d'elle-même et des larmes adondantes succédèrent à des sanglots longtemps contenus.

— Stella, dit le comte de Lusigny, qui jusque-là avait été muet spectateur de cette scène, une amitié si pure, un dévouement si noble sont trop rares pour les sacrifier aux vanités du monde et de l'art. La gloire ne peut échapper à votre talent; ne cherchez pas à en augmenter l'éclat par des rayons étrangers. Acceptez le don de votre cousine et ne pensez plus, mon ami, aux fêtes de Rubens.

— Cher comte, répartit Stella, en attirant sur son cœur son amante et son ami, votre voix vient de traduire la pensée de mon âme. Jeanne, celui qui sera votre époux ne s'oppose plus au témoignage de votre tendresse, et pour gage de la sienne il vous confie son honneur et sa foi.

— Ah! merci, Jacques, merci, s'écria Jeanne Boussonnet, dont les pleurs de désespérance avaient fait place à des larmes de joie, Dieu vous bénira par la gloire et par la vertu!

Le lendemain de la scène que nous venons d'essayer de décrire, Jacques Stella s'embarquait pour l'Italie dans le port d'Anvers, et il arrivait peu de jours après à Civita Vecchia d'où il se dirigea immédiatement sur Rome.

On a remarqué que Stella arriva à Rome peu de temps après le départ de l'habile graveur Callot de cette ville, et qu'il quitta la capitale du monde chrétien l'année même où l'illustre Poussin y venait asseoir ses pénates.

Stella resta à Rome cinq années entières. Il s'occupa de peinture, de dessin et de gravure, et ne tarda pas à conquérir, dans ces triples travaux, une grande réputation en Italie. Sa renommée passa les Alpes et les Pyrénées, et il fut bientôt aussi populaire en France et en Espagne qu'en Italie.

Quand il revint en France il épousa, en passant par Lyon, Jeanne Boussonnet, qui s'était retirée pendant les cinq années du pèlerinage artistique de Stella, dans le couvent des Ursulines de Sainte-Claire, à Lyon.

Le comte de Lusigny était devenu capitaine des gardes du cardinal de Richelieu. Il profita de l'espèce de faveur dont il jouissait auprès de son éminence pour recommander chaudement son ami Stella au grand cardinal qui aimait les arts et les lettres, et tout ce qui pouvait contribuer à la gloire et à la suprématie de la France.

Stella fut donc appelé à Paris. Le cardinal le présenta au Roi, et Louis XIII, après avoir félicité l'artiste sur les deux splendides paysages qui ornaient déjà le cabinet de sa majesté, gratifia le peintre d'une pension de mille livres, lui commanda plusieurs tableaux pour les châteaux de Saint-Germain, de Compiègne et de Fontainebleau, et lui fit donner un logement dans la galerie du Louvre.

Le vaste appartement habité par Stella au Louvre était contigu à la fameuse chambre éclairée par ce qu'on appelle encore aujourd'hui la fenêtre ou le balcon de Charles IX. Il y a soixante ans, de vieux serviteurs du Louvre montraient encore l'appartement et surtout la salle qu'on appelait *l'atelier de Stella*, comme aux Tuileries les cicéroni vous indiquaient le réduit aérien où le sublime Poussin était venu habiter et d'où il s'enfuit en quelque sorte pour aller reprendre à Rome sa chère liberté et sa chère pauvreté sur le *Monte Pencio*. O traditions! traditions, où allez-vous?

AMÉDÉE DE BAST.

FIN.

BUCKINGHAM A COMPIÈGNE.

Parmi les plus belles chasses à courre dont la forêt de Compiègne ait été le théâtre, celle qui se fit sous Louis XIII pour la réception du duc de Buckingham, est certainement la plus éclatante. Ces épisodes de vénerie royale comportaient alors un luxe de mise en scène qui n'est plus compatible avec le goût de notre époque.

Le lecteur en jugera en regardant avec nous un très-petit coin du tableau d'une de ces scènes de la vieille monarchie française.

Ce n'était sur les chemins que fiers chevaux à la selle noire qui chevauchaient vers le grand carrefour du Puits-du-Roi. Les dames avaient le fouet en main, la plupart, avec leurs cheveux frisés en ronde et poudrés, gouvernaient hardiment leurs montures. Les cavaliers, à peu d'exceptions près, étaient vêtus de bouracan rouge et portaient l'épée droite à la ceinture. Ils avaient le chapeau de médiocre hauteur et en feutre; une torsade façonnée de cheveux et de soie aux

couleurs de leurs belles, talisman et gage d'amour, courait autour de la coiffe et venait se lier avec les cordons de l'anguichure de la trompe qu'ils portaient en sautoir. Des gants en peau de cerf enveloppaient la main et le bras jusqu'au coude, et les bottes, d'un cuir moelleux, étaient courtes pour ne pas embarrasser la marche, et la genouillère haute, un peu large, afin de pouvoir parer les branches avec sûreté.

Le roi portait à peu près le même costume, seulement il était rehaussé par le grand cordon du Saint-Esprit, auquel pendait une croix de diamants.

Il se distinguait encore par ses cheveux longs et bouclés, par des moustaches noires, mais relevées d'une façon particulière, enfin par la richesse de sa collerette de dentelle, par ses longs éperons d'or et par la gerbe de plumes aux trois couleurs : bleue, blanche et rouge, qui ornait son chapeau aux bords enroulés.

Le duc, qui semblait vouloir étonner de plus en plus la France en éblouissant la cour, paraissait à ce rendez-vous de chasse avec une magnificence qui dépassait encore celle qu'il avait montrée jusque là.

L'avant-veille, à Paris, il s'était rendu au bal paré d'un manteau tout brodé de perles fines si maladroitement attachées, qu'à chacun de ses mouvements les perles tombaient sur le parquet. On les ramassait et quand on les lui présentait, il dédaignait de les prendre.

Cette fois, le duc, qui s'était conformé à l'étiquette en revêtant un costume de vénerie dont la sévérité n'admettait pas le faste d'un salon de bal ou d'un régal d'apparat, portait cependant des hauts-de-chausses taillés et brochés, des bouffettes de dentelles et de rubans dont les pistils étaient d'émeraudes et de rubis; chaque bouton de sa juge était également une pierre fine de valeur, dont les facettes se jouaient au contact du soleil.

Tout en cheminant au pas de son cheval, il jetait à la foule une poignée d'or ou d'argent que les manants se disputaient avec avidité, en poussant des acclamations de joie.

(Sport.)

CHRONIQUE JUDICIAIRE.

Vous connaissez ces enfants terribles dont la dangereuse naïveté vient si souvent révéler un secret de boudoir ou d'antichambre; déconcerter ces formules de civilité inventées pour substituer un compliment affectueux, une assurance

de dévouement, une promesse de bienveillance, à des sentiments tout contraires. Voici un de ces dangereux bambins; la naïveté de son indiscretion vient, de la façon la plus inattendue, se produire au grand jour de la publicité d'une audience.

Adolphe B... est inculpé de vagabondage; il a fui le domicile paternel, et après une école buissonnière de huit jours, est allé coucher à la préfecture de police. Aux questions du président, il répond en suçant son pouce, en faisant une moue des plus allongées, accompagnée d'un certain dandinement de mauvaise humeur qui sent son écolier qu'un pion de collège vient de condamner.

UNE VOIX DANS L'AUDITOIRE : Mais répondez donc, monsieur; répondez donc, polisson!

LE PRÉSIDENT : Qui parle dans l'auditoire?

LA MÊME VOIX : C'est moi qui parle à mon fils, et l'engage à avoir l'honneur de répondre à monsieur.

LE PRÉSIDENT : Vous êtes le père du prévenu?

LA MÊME VOIX : J'aime à le croire, puisqu'il est mon fils.

LE PRÉSIDENT : approchez.

Un monsieur, proprement vêtu, d'une taille au-dessus du commun, vêtu d'une redingote vert-pomme oblongue, portant lunettes à larges verres, et donnant un démenti au soleil d'automne qui brille aux fenêtres par le port inutile d'un parapluie d'antique structure, s'avance à la barre, salue en surnuméraire, et se redressant de toute sa hauteur, dit, sans attendre qu'on l'interroge :

— Je connais mon devoir de père de famille, et je sais m'y conformer, mais...

LE PRÉSIDENT : Il paraît que vous ne surveillez pas votre fils.

LE GRAND MONSIEUR : Indocile, rebelle à l'autorité paternelle et maternelle; monsieur a mis sa patience au bout de son rouleau. Il a manqué de respect à sa mère, sa véritable mère, bien qu'elle ne soit que sa belle-mère, puis il a pris la fuite, et m'a laissé inconsolable, mais inflexible.

LE PRÉVENU : Pourquoi qu'a' me bat?

LE PÈRE : Pour vous corriger de vos défauts, monsieur.

LE PRÉVENU : Pourquoi qu'a' me bat toujours?

LE PÈRE : Si vous aviez voulu lui demander pardon, vous ne seriez pas ici.

LE PRÉVENU : J'aime mieux rester en prison; a' me bat toujours, je ne demanderai pas pardon; pourquoi qu'a' me bat toujours?

LE PÈRE : C'est que vous le méritez, intrigant!

LE PRÉVENU : J'aime pas son cousin à maman...

c'est pour ça qu'a' me bat.

LE PÈRE : De quel cousin parlez-vous, s'il vous plaît? Je ne connais pas de cousin à mon épouse.

LE PRÉVENU : Eh! si, papa, tu sais bien ce grand d'en face, qu'a les cheveux coupés tout court, et vient boire des cerises à l'eau-de-vie avec maman, quand t'es au bureau.

LE PÈRE, *vivement* : Mais je ne sais pas du tout...

L'ENFANT : Elle l'appelle Ernest, et m'envoie toujours à la cuisine quand il vient; c'est parce que je n'y vais pas assez vite qu'a' me donne des coups et m'appelle vilain monstre. (*Pleurant à chaudes larmes.*) J'veux m'engager dans la marine pour être mousse sur mer, moi!

LE PÈRE : Expliquez-vous, monsieur?

LE PRÉSIDENT : C'est assez; consentez-vous à reprendre votre fils?

LE PÈRE, *d'un air distrait* : C'est mon intention et le vœu de sa mère.

LE PRÉVENU : Merci, papa, je me sauverai quand M. Ernest...

LE PÈRE : Suffit; nous allons déménager; je me retire aux Batignolles... Des cerises à l'eau-de-vie!... M. Ernest... Maudit enfant! va!

Le prévenu est rendu à son père, qui s'empresse de quitter la salle.

Le Magasin d'Illustrations vient de mettre en vente son premier volume. Nous sommes heureux de joindre notre suffrage à celui de la presse tout entière et de dire qu'il est impossible de mieux remplir un programme que ne l'a fait ce charmant recueil. Nouvelles remplies d'intérêt, voyages curieux, notions intelligibles et point pédantes sur toutes sortes de choses d'art et de science, le tout accompagné de gravures d'un mérite réel et d'un fini remarquable: voilà en résumé ce que contient ce magnifique volume, l'un des plus beaux qui puissent être offerts en étrennes.

Prix 5 fr. broché; 6 fr. 50 relié, avec titre et plats dorés.

Chez tous les libraires, et à Paris, rue Bonaparte, 13, ou chez Michel Lévy frères, rue Vivienne, 2 bis.

L'AMOUR D'UNE VEUVE.

Marianina Renaud à Berthe de Laurenvillev.

Paris, 9 mars 1858.

Votre lettre, ma chère Berthe, est venue apporter un baume salutaire sur une blessure saignante

encore et que le temps ne cicatrisera pas, ce baume suprême d'une amitié constante, dévouée et à toute épreuve, qui sait trouver de douces et consolantes paroles pour faire renaitre dans l'âme souffrante de votre malheureuse amie cette précieuse et fragile fleur appelée Espérance ! Oh ! je vous en prévient d'avance, la tâche que vous vous imposez de vouloir me guérir sera au-dessus de vos forces, et vous reculerez un jour devant l'inutilité de vos efforts. L'amour d'une veuve, mon amie, ce n'est pas un premier amour de jeune fille, ce badinage de l'inconnu qui tombe souvent au premier souffle du mariage ! C'est un amour qui raisonne, compte avec lui, et par cela même est tenace, solide, passionné et durable. Trop, beaucoup trop ! hélas ! puisqu'il doit faire mon malheur.

Que ne donnerais-je pour revenir au temps où, insouciant et *sans cœur*, comme vous m'appeliez si justement et par moquerie, je parcourais avec vous et votre charmant cortège de cavaliers, cette brûlante terre d'Afrique où j'ai passé de si douces heures. Je vous vois encore fringante, gracieuse et imprudente amazone, vous livrant à des *fantasias* qui m'effrayaient, faisaient sourire votre mari qui y était habitué, et pamaient d'aise nos spahis d'escorte. Je me vois aussi cherchant à vous imiter, mais avec plus de circonspection, non par peur, mais je vous l'avoue ici humblement, dans la crainte de donner à ces agréables camarades de votre mari le spectacle d'une chute ridicule, ne connaissant pas toujours les chevaux que vous me donniez à monter et qui brillaient tous par un excès d'ardeur. Ne m'avez-vous pas dit un jour que c'était pour faire valoir mes talents en équitation ? Vilaine, qui risquait par un amical amour-propre de me faire casser le cou. Et pourtant quel service vous m'auriez rendu si cela était arrivé ! Mais pardon, je suis une ingratitude, j'oublie tout le chagrin que cela vous aurait causé et vous causerait encore. Ne m'en veuillez pas, car je suis bien malheureuse. Aussi, vous le voyez, je tarde le plus que je peux à vous laisser lire les quelques pages de mon cœur que vous aviez pressenties. Vous en souvient-il, chère Berthe, vous étiez à Nemours ?

Une après-midi, nous laissâmes M. l'intendant, votre mari, en conversation avec ce bon M. B..., mon premier adorateur, comme vous l'appeliez, et nous grimpâmes sur les hauteurs de Djemma-Gazaouat, livrant à la brise de mer les boucles de nos cheveux, qui se mêlaient ensemble, en voltigeant sur nos épaules. En nous échappant ainsi, nous n'avions qu'un but, nous livrer à une de ces douces et intimes confidences dont nous avions seu-

lés le secret. Vous me racontiez l'amour de votre mari, dont vous êtes la constante idole, vos joies, vos bonheurs et vos espérances. Et moi, je répondais à ces doux épanchements par le triste récit de mes malheurs passés ; je vous disais que, mariée fort jeune à un homme qui n'avait pas su se faire aimer, j'avais été plusieurs années profondément malheureuse, quand Dieu avait jugé à propos de le rappeler à lui pour me rendre à moi-même et à la liberté. Je vous disais aussi que cette première expérience du mariage m'en avait donné une invincible horreur, que j'étais décidée à ne pas me remarier, et qu'il faudrait qu'un amour bien profond s'emparât de moi pour me faire changer d'idée et former d'autres nœuds.

C'est alors que vous me menaçâtes du bout de votre joli doigt et me dites d'un air mutin : « Je compte beaucoup sur *le marin* pour vous faire revenir sur cette vilaine décision-là ma belle Marinina ! puis vous ajoutâtes encore d'un ton sérieux et triste (sous l'empire d'un pressentiment de l'avenir qui m'attendait, sans doute) : Défiiez-vous de votre cœur, il est trop naïf pour votre âge et vous jouera un mauvais tour. Je redoute pour lui le choc d'une grande passion. C'est la raison même qui parlait par votre bouche, et pourtant vous n'aviez à cette époque que vingt-cinq ans et moi vingt-sept. Deux années à peine se sont écoulées depuis cet avertissement, et je vous dis aujourd'hui, les yeux en larmes, le désespoir dans l'âme : Je suis malheureuse, profondément malheureuse, j'aime et j'aime sans espoir, car un obstacle insurmontable s'oppose à mon bonheur. Berthe, ma chère Berthe, plaignez-moi, priez pour moi !...

Vous m'appellez de nouveau près de vous, chère amie, et m'assurez que j'y trouverai l'oubli de mes peines, qu'il ne faut pas se désoler pour un mariage rompu, que les prétendants ne me manqueront pas, que je n'aurai que l'embarras du choix et que toute cette brillante et brave cohorte de jeunes officiers qui compose votre cour, m'attend avec impatience et forme, en secret, des vœux pour moi. Enfin vous mettez en usage tous vos moyens de séduction (et Dieu sait s'ils sont nombreux) pour m'attirer dans votre oasis, parce que vous avez mis dans votre petite tête de me guérir, comme si la guérison était possible. Tenez, chère entêtée, jugez-en vous-même, je vais tout vous dire, tout vous raconter. Ce sera une véritable confession. N'êtes-vous pas une sœur pour moi ? Pourquoi donc vous cacherais-je les plus intimes replis de mon cœur :

« Sans famille, n'ayant plus d'autre parent que

mon mari, quand j'atteignis ma vingtième année, je me vis peu de temps après livré à un coupable isolement par la mort de M. Renard, tué sous les murs de Sébastopol, à la bataille de l'Alma. J'étais veuve à vingt-cinq ans !... Cet isolement dangereux pour tout autre ne pouvait l'être pour moi ; j'avais été élevée dans de sévères principes qui devaient être ma sauvegarde personnelle, mais non me garantir des écueils si grands pour une femme qui a l'inexpérience des choses du cœur. En un mot, mon amie, je n'avais pas là près de moi, quand un parti se présentait, une mère intelligente pour me dire : « Cet homme est digne de ton choix, et les convenances ne s'opposent pas à ce que tu lui donnes la préférence. » Cela joint au vif désir que j'avais de conserver ma liberté, tout en sentant que le contraire deviendrait pour moi un jour une nécessité, me faisait repousser, par parti pris, toutes les propositions de mariage qui m'étaient faites. Vous le savez, d'ailleurs, il y avait dans ce parti pris une arrière-pensée et un orgueil mal placé peut-être, mais que vous comprendrez sans doute, vous qui êtes *des nôtres*.

» Comme toutes les femmes, filles ou veuves appartenant à la grande famille militaire, j'avais une très modique aisance ; mais l'ordre entendu qui présidait à ma dépense, à l'installation de ma maison et surtout les relations élevées que j'avais dans le monde, me donnaient les apparences d'une fortune de beaucoup supérieure à celle que je possédais réellement. Cet avantage extérieur me suffisait, puisque j'avais le nécessaire, et j'étais véritablement fière des succès, de l'estime et de la considération dont je jouissais ; succès que je ne devais qu'à moi-même, puisque j'étais tout simplement la veuve d'un capitaine sans nom et mort sans éclat. Voilà pour l'orgueil, passons à l'arrière-pensée ; puisque je vous ai promis une confession, il me faut la faire complète.

» Du vivant de mon mari, le hasard, ce dieu fantasque et parfois si mal inspiré, avait un jour placé sur mon chemin un jeune homme, comme moi sans famille, doué, toujours comme moi, d'une âme aimante et dévouée, comme moi, enfin, médiocrement partagé par le nom et la fortune ; je le croyais du moins. C'était M. Georges Simon, celui que dans nos causeries intimes vous appeliez *le marin*, et à juste titre, puisqu'il est officier de marine.

C. RAVIER.

(La suite au prochain numéro.)

POUR TOUTS LES ARTICLES NON SIGNÉS,

Le Propriétaire-Gérant, BRÉJOT.

LYON. — TYPOGRAPHIE B. BOURSY,
Rue Mercière, 92.